

L'art de Serge Bloch

PAR SOPHIE VAN DER LINDEN

Qu'est-ce qui caractérise le style de ce dessinateur si singulier malgré la diversité de sa production? Pour ébaucher ce portrait de l'artiste Sophie Van der Linden nous propose une analyse du dessin de Serge Bloch, associé à d'autres modes d'expression comme la photographie, de sa maîtrise du mouvement, de la mise en scène et en espace, de son art pour croquer des personnages si vivants et si attachants, et, bien sûr, de son humour, constant. Un style toujours reconnaissable mais inscrit dans une lignée de dessinateurs talentueux qui ont marqué, avant lui, l'histoire du livre ou de la presse.



Sophie Van der Linden
 Sophie Van der Linden, spécialiste de l'album, est formatrice indépendante et rédactrice en chef de la revue *Hors Cadre[s]*.

Elle est également l'auteur de l'ouvrage *Lire l'album* (L'Atelier du poisson soluble, 2006) et plus récemment d'*Album[s]* (Éditions De Facto/Actes Sud Junior, 2013).



↑
 Serge Bloch : *Sam et son papa*, Bayard, 1998.

↑
 Kundo Koyama, trad. du japonais par Corinne Quentin, dess. Serge Bloch : *Compter la vie*, Sarbacane, 2011.

←
 Davide Cali, dess. Serge Bloch : *Le Grand livre de la bagarre*, Sarbacane, 2013.

Ce petit bonhomme qui nous fait face, nez à la retroussette, et, à même hauteur, oreilles écartées encadrant un crâne rond, yeux, sourcils et bouche en demi-cercles diversement orientés, le tout surmonté d'une pagaille hachurée de cheveux, cette «trombinette» de Toto, Max ou Léon, espiègle et attachante – dessinée à combien d'exemplaires, tiens ? des centaines, des milliers ? L'album *Compter la vie*¹ pourrait nous le dire... – est sans aucun doute le symbole même de la production pour la jeunesse de Serge Bloch.

Serge Bloch, géant de l'édition jeunesse – quel autre auteur de ce secteur pourrait se prévaloir de près de 500 références bibliographiques ? – néanmoins discret, peut-être même victime de ce syndrome français qui a tendance à boudier les auteurs de succès populaires, signe une identité visuelle forte qui investit de multiples secteurs de l'édition et de la communication.

Une identité qui n'est pas à confondre avec un style, car celui-ci doit s'adapter, en témoigne le projet *Ensemble: Tsédaka*², dans lequel Serge Bloch réinvente une proposition visuelle distincte, et pourtant cohérente à l'échelle du recueil collectif, pour chacun des textes des dix auteurs y publiant leurs nouvelles.

Pas plus qu'il n'est en quête d'un style à une époque où le style est pourtant largement plébiscité par le milieu professionnel, Serge Bloch ne cherche à faire une œuvre. D'ailleurs il signe finalement très peu d'albums en tant qu'auteur-illustrateur, en dehors, bien entendu, de ceux tirés de sa série, *SamSam*³. Laquelle est d'abord et avant tout publiée dans la presse, et donc conçue pour un (grand) public.

Il y a chez Serge Bloch une évidente intuition de ce qui plaît à l'enfant, dans la permanence de l'enfance mais aussi dans le renouvellement des générations, qui voisine avec de nouveaux médias. Il y a aussi chez lui une grande générosité à se placer à la hauteur de son public, en lui offrant par exemple cette combinaison attrayante de l'univers des super héros et de celui du quotidien, et à s'investir avec une rigueur maintenue dans des livres avant tout destinés au divertissement, comme ceux de «Toto»⁴.

Au-delà de ce rapport au public destinataire, la nature d'un projet, avec toutes ses contraintes de production, semble par ailleurs agir sur lui comme un facteur de stimulation.

L'illustration de romans est peut-être le lieu où il se place le plus humblement au service du livre ; c'est en ce domaine qu'il est le plus «illustrateur» au sens traditionnel. Qu'il intervienne sur des textes de Colette Vivier, Brigitte Smadja, Susie Morgenstern ou Pierre Gripari, ses dessins, au trait, le plus souvent sans couleur, se placent presque en retrait, images de petit format, parfois minuscules, se centrant sur l'essentiel, à savoir les personnages, et ne s'étendant que peu à la représentation de décors.

Pour les albums dont il signe les seules images, le travail d'illustration sera plus ample, investissant facilement la page, voire la double page. Peut-être est-ce là que l'on rencontre le plus de couleurs, voisinant souvent avec un trait épais. L'image se pose en complément indispensable au texte, et prend singulièrement en charge l'expression de l'affect au sein d'albums à l'écriture forte, émotionnellement parlant, comme *Au secours, les anges!*⁵, dont le texte sensible de Thierry Lenain évoquant la douleur d'enfants récemment

**S comme Style
Moi le style, j'aime
pas ça... J'essaie de
ne jamais faire un
truc pictural. C'est
ça pour moi, le style,
c'est quand on n'est
pas au service de
l'idée.**

**Le style, c'est ce qui
empêche l'idée
d'aller vite.**

**D'avancer vers celui
qui regarde.**

Serge Bloch

<http://www.sergebloch.net/>

orphelins offre toute latitude à Serge Bloch pour donner à l'ensemble sa dimension poétique et positive.

En revanche, lorsqu'il œuvre pour le documentaire, on sent un amusement et, paradoxalement, une liberté. Bien des ouvrages illustrés par Serge Bloch donnent d'ailleurs un nouveau visage au documentaire, qui se teinte alors du dessin d'humour et se rapproche de l'édition de presse. En témoigne ce *Grand livre du jeune citoyen*⁶, un livre précurseur, particulièrement vivant, joyeux, grâce aux multiples interventions dessinées qui parasitent allègrement ou éclairent les informations factuelles. Une diversité, une inventivité et une espièglerie qu'il déploie également avec maîtrise dans cet autre projet, innovant, *L'Encyclopédie des cancrès*⁷. On sent ici à quel point Serge Bloch accorde une importance au contexte graphique, plaçant ses compositions photodessins au service de la double page, remarquablement équilibrée grâce à une mise en pages d'une rare élégance (ce qui, sur un tel sujet, est foncièrement intéressant !) où se déploie tout le savoir-faire de la maison Gallimard, dans lequel Massin⁸ tient une place prédominante.

Pour les séries publiées dans la presse enfantine, Serge Bloch réalise un travail de bandes dessinées. L'image est alors séquentielle, nécessairement efficace dans l'enjeu d'une narration graphique. Pour la série « Max et Lili »⁹ – deux héros très bavards ! – les images soutiennent le plus souvent un dialogue et mettent d'abord en avant des personnages en situation. Ramené à un petit format, l'ensemble confine à l'exercice de haut vol où, pourtant, la fraîcheur et la dynamique du récit court sont évidentes et consacrées par un immense succès auprès des enfants.

Mais sans doute est-ce dans les projets singuliers signés avec des complices, au premier rang desquels Davide Cali, chez Sarbacane, qu'il s'investit le plus pleinement, et dans lesquels il pourrait être admis qu'il fait « œuvre ». Le premier de ces projets est *Moi j'attends...*¹⁰, qui met en scène l'histoire d'une vie d'homme, effeuillée par le lecteur au rythme imposé par ce large format oblong avec, superbe invention de Serge Bloch, un fil rouge comme fil de la vie.

Également, dans *L'Ennemi*¹¹, *J'aime t'embrasser*¹² ou encore *Et avant*¹³ réalisé avec CharlÉlie Couture, son intervention ne se réduit pas à l'apport de dessins. Ses trouvailles graphiques ingénieuses et délicates, son sens du support, son souci de l'ensemble de la dimension visuelle du livre qu'il peut travailler avec des professionnels de talent, comme Gérard Lo Monaco, conduisent ces ouvrages à leur plus haut niveau artistique.

Ces albums renouent avec un genre connu et très largement apprécié du grand public, le dessin d'humour poétique, largement popularisé par un Sempé. Chacun, à tout âge, se sent interpellé par ces albums aussi impertinents qu'émouvants. Que ce soit par les thèmes et sentiments développés ou par les univers qu'ils convoquent, ces titres touchent à l'universel. Y compris à celui du terme « album » dont on ne se demande plus, alors, s'il est de jeunesse, de bande dessinée ou de famille. C'est aussi l'un des grands mérites de Serge Bloch : renouer avec le sens et la pratique populaire de l'album à partager en famille.

Un succès qui précipitera la carrière de Serge Bloch aux États-Unis où il collabore régulièrement pour *New York Times*, *Wall Street Journal*, *National Geographic*, ou encore *Los Angeles Times*...



➔
 ill. pour le texte de Geneviève Brisac:
 « Mon âge à deux chiffres »
 in *Ensemble: Tsédaka*, De La
 Martinière Jeunesse, 2007.



➔
 Bernard Épin et serge Bloch:
Le Grand livre du jeune citoyen,
 Rue du monde, 1998. Réédité
 en 2004, prochaine édition à
 paraître en septembre 2014.



↓
 Double page de *L'Encyclopédie des
 cancers, des rebelles et autres génies*,
 Gallimard Jeunesse, 2006.
 Maquette de Raymond Stoffel.

ALEXANDRA DAVID-NÉEL

Quand, en 1868, elle naît à Saint-Mandé, Alexandra Eugénie Alexandrine Marie (ouf!) ne sait pas qu'elle va vivre cent un ans, qu'elle va donc avoir le temps de faire ce qu'elle veut (écrivain, cantatrice, philosophe orientaliste, journaliste féministe, spécialiste du bouddhisme, exploratrice etc., re-ouf !) et notamment le temps d'être, en 1924, la première Occidentale à entrer dans la ville sainte de Lhassa, au Tibet, après une virée de plusieurs milliers de kilomètres à pied à travers l'Himalaya ! Impressionnant.

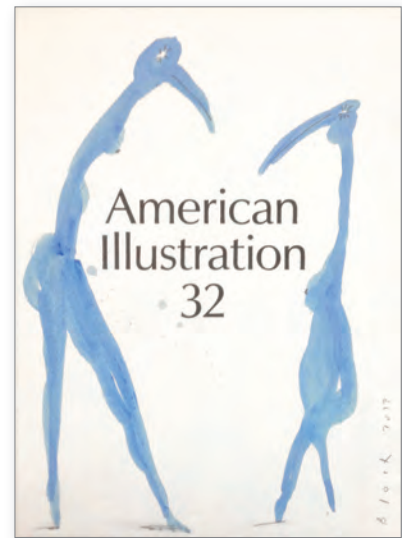
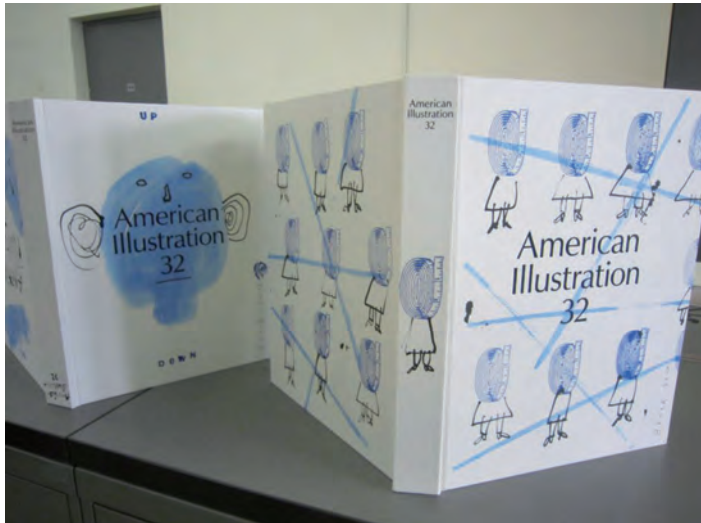
Mais, pour en arriver là, il faut, d'une certaine manière, s'entraîner. Toute petite, « Nini » (c'est son surnom), fille fière, individualiste et éprise de liberté, pratique l'art de la fugue : « J'ai su courir avant de savoir marcher. » À l'âge de deux ans, dès qu'elle peut, elle s'enfuit loin de ses parents, « deux statues qui ne se sont jamais rencontrés ».

Sa mère se désintéresse d'elle : « Elle avait voulu un enfant pour s'en servir comme d'un jouet, c'était tout. » Heureusement, Nini admire son érudit de père, Louis, professeur et journaliste, qui sera la personne qu'elle aimera le plus au monde. « Je suis tellement sa fille, sa fille à lui tout seul, et je hais si fort en moi, tout ce qui peut m'avoir été transmis par l'hérédité maternelle. »

À cinq ans, elle fugue pour découvrir le bois de Vincennes (elle mord jusqu'au sang le policier qui la ramène), apprend à lire toute seule et devient la sœur aînée d'un petit garçon, qu'elle regarde avec fureur... et curiosité : « Tiens, ça, je ne l'ai pas moi !... » Mais le bébé meurt juste

ALEXANDRA DAVID-NÉEL
 (1868-1968), exploratrice française,
 a popularisé le bouddhisme en Occident
 en racontant ses voyages en Asie.
 Outre son rôle d'écrivain, journaliste, à Lhassa,
 elle mène une vie de la capitale
 du Tibet, où elle est, en 1924,
 la première Européenne à pénétrer.

Lhassa est la capitale du Tibet.
 État indépendant jusqu'à ce que
 la Chine l'annexât en 1951 et
 multiplie les exactions contre sa
 population. Aujourd'hui, les
 religieux bouddhistes dirigent le
 pays depuis leur très ancien palais-
 monastère de Potala. Situé dans
 l'Himalaya à plus de 3 600 mètres
 d'altitude, au cœur de la chaîne
 de montagnes la plus haute du
 monde, Lhassa était interdite aux
 étrangers - tout ce qu'il fallait pour
 visiter Alexandra. Après un voyage
 de 3 000 kilomètres à pied, avec
 son fils adoptif asiatique, elle
 entre dans la ville déguisée en
 marchande et y vit deux mois.
 Étudier de près le bouddhisme est
 le moteur de cette remarquable
 aventure culturelle. « Il faut que,
 lorsque je serai critiquée par les
 savants de culture, le public puisse
 sentir : oui, ces gens-là sont
 d'innombrables, mais elle a été
 parmi les choses dont elle parle,
 elle les a touchées et vues vive... »



↖ ↑
32^e édition d'*American Illustration*.
© Serge Bloch.

↓
Davide Cali et Serge Bloch:
L'Ennemi, Sarbacane, 2007.



Par une ironie du sort, le voici donc aujourd'hui presque plus célèbre et célébré aux États-Unis qu'en France – c'est que New York reste encore une terre d'élection pour les dessinateurs. Un parcours en écho à celui de Tomi Ungerer qui, lui, y commença sa carrière. Les points de convergence sont d'ailleurs nombreux entre ces deux dessinateurs. Outre la Ville de Strasbourg, ils ont en commun l'humour, l'éclectisme professionnel, le même intérêt pour l'affiche et les détournements d'objets, qu'ils soient réels ou photographiés. Surtout, ils ont tous deux pour référence première le maître absolu du dessin, Saul Steinberg. Ainsi, Serge Bloch, comme Tomi Ungerer et comme André François, est-il l'héritier des « cartoonists » américains.

Mais il s'inscrit aussi dans cette école française du dessin d'humour, celle de Chaval, de Bosc, ou encore de Reiser et de Sempé. Les styles de ces deux derniers, respectivement, la nervosité du trait et le tremblé poétique, pourraient d'ailleurs être pris comme deux influences majeures, bipolaires, du dessin de Serge Bloch.

De tous ces artistes dessinateurs, rares sont ceux à s'être épanouis en France dans le domaine du livre pour enfants. Car, finalement, dans un secteur qui a plutôt privilégié les « illustrateurs » et consacré quelques-unes de ses grandes figures, tels Philippe Dumas, Georges Lemoine ou François Place, les « dessinateurs », sont plutôt rares – citons Claudine Desmarteau, Bruno Heitz, Christian Voltz, Pascal Lemaître... –, eux que l'on pourrait distinguer des illustrateurs par leur focalisation sur les personnages et leur sens de l'efficacité du trait.

Le trait pur. Voilà sans doute ce qui définit le mieux l'art de Serge Bloch. Un trait prégnant, toujours premier, y compris quand ses personnages passent en 3D numérique, tel ce SamSam qui reste doté d'un tracé aussi présent que superfétatoire alors que la rondeur domine dans ses adaptations.

Et le trait juste, qui est la marque des très grands dessinateurs. Le trait de Serge Bloch quand bien même peut-il être brouillon, lacunaire, à peine esquissé ou survolté, sera toujours juste. C'est-à-dire sans maladresse aucune, expressif et, tout simplement, vivant.

D'ailleurs, ce trait ne se diversifie pas à l'infini. Soit il est fin, jusqu'au gracile, tremblé, jouant y compris avec la rigidité des pixels, pour une poésie aérienne et libre. Soit il est épais, irrégulier, souple, signifiant dans les variations de son épaisseur même, pour une poésie rugueuse, suggestive, qui se mêlera plus volontiers à la couleur pure, ou à l'empreinte.

La combinaison, ou plutôt la rencontre, du dessin avec la photographie est devenue un axe fort de son travail. Du dialogue impromptu entre ces deux médias, Serge Bloch tire une réjouissante dialectique entre la fixité du réel et l'énergie de l'invention. Dans cette esthétique, l'ombre portée, assurément discrète, est pourtant une composante essentielle, jusqu'à être utilisée, pour elle-même, par exemple dans *L'Ennemi*¹⁴, où l'ombre dessine le trou dans lequel se terrent les soldats.

Surtout, l'ombre révèle le fondement même de l'esthétique de Serge Bloch : le fond blanc, la page blanche, le papier laissé à nu. Surface d'inscription privilégiée de l'imagination, vide initial sur lequel tout est à inventer, cette constante du blanc dans le travail du dessinateur signe comme un hommage permanent à la source même du geste créateur.

***I comme Idée
Je dessine donc je
suis (enfin j'essaie).
C'est mon crayon qui
pense, moi je suis le
mouvement.
Et je regarde.
Si c'est drôle, si ça
parle, s'il y a une
idée, je garde. Sinon,
je jette. Pas d'idée,
pas de dessin.
C'est pour ça que je
suis dessinateur – et
pas illustrateur!***

Serge Bloch

<http://www.sergebloch.net/>



© Serge Bloch.



E comme Enfants. Pour créer, il faut rester dans l'état d'enfance. Les enfants sont des créateurs-nés. Le dessin est un langage normal pour eux. Quand j'étais enfant, mes frères et sœurs étaient dans la musique, moi, je dessinais, et on me disait que je dessinais bien. On perd beaucoup de notre don.

Serge Bloch

<http://www.sergebloch.net/>

Le petit bonhomme qui nous fait face, toujours souriant, les oreilles basses et le cheveu hirsute, a maintenant les yeux fermés – en deux courbes orientées vers le bas – il se dégage de son visage une assurance paisible, une sérénité. Un petit garçon masquant un sage à la Hokusai¹⁵ ; un dessinateur qui n'en fini pas d'affûter son trait. ●

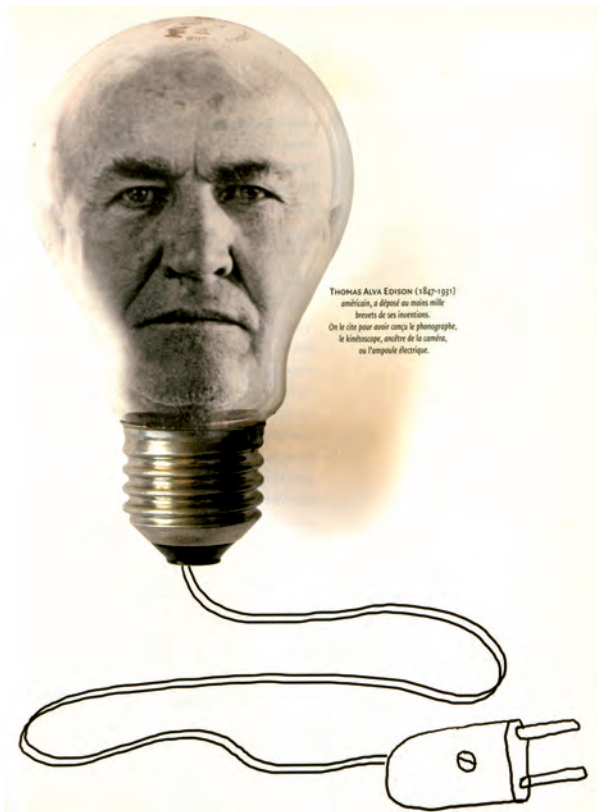


↖
Serge Bloch : *L'École de Léon*,
Albin Michel Jeunesse, 2000.

→
Serge Bloch : *Sam et son papa*,
Bayard Éditions, 1998.

SOPHIE
VAN DER LINDEN

1. Kundo Koyama, trad. du japonais par Corinne Quentin : *Compter la vie*, Sarbacane, 2011.
2. Élisabeth Brami, [et al.], images de Serge Bloch : *Ensemble : Tsédaka*, De la Martinière Jeunesse, 2007.
3. Bayard, à partir de 2001.
4. Série « Toto ». Tourbillon (Blagues et compagnie).
5. Thierry Lenain : *Au secours, les anges ! Les 400 coups*, 1999.
6. Bernard Épin : *Le Grand livre du jeune citoyen*, Rue du monde, 1998.
7. Jean-Bernard Pouy et Serge Bloch, sur une idée et sous la direction de Anne Blanchard : *L'Encyclopédie des cancrs, des rebelles et autres génies*, Gallimard Jeunesse, 2006.
8. Avec lequel Serge Bloch réalisera un *Ubu*, d'Alfred Jarry, chez Calligram, en 2012.
9. Collection « Ainsi va la vie ; Max et Lili » . Calligram, à partir de 1992, textes de Dominique de Saint Mars.
10. Davide Cali et Serge Bloch : *Moi j'attends...*, Sarbacane, 2005. (Prix Baobab du Salon du Livre et de la Presse de Jeunesse de Montreuil 2005).
11. Davide Cali et Serge Bloch : *L'Ennemi*, Sarbacane, 2007.
12. Davide Cali et Serge Bloch : *J'aime t'embrasser*, Sarbacane, 2008.
13. CharlÉlie Couture et Serge Bloch : *Et avant*, Sarbacane, 2012
14. Op. cit.
15. « Depuis l'âge de six ans, j'avais la manie de dessiner les formes des objets. Vers l'âge de cinquante, j'ai publié une infinité de dessins ; mais je suis mécontent de tout ce que j'ai produit avant l'âge de soixante-dix ans. C'est à l'âge de soixante-treize ans que j'ai compris à peu près la forme et la nature vraie des oiseaux, des poissons, des plantes, etc. Par conséquent, à l'âge de quatre-vingts ans, j'aurai fait beaucoup de progrès, j'arriverai au fond des choses ; à cent, je serai décidément parvenu à un état supérieur, indéfinissable, et à l'âge de cent dix, soit un point, soit une ligne, tout sera vivant. » Katsushika Hokusai, Postface aux *Cent vues du mont Fuji*.



C comme Clichés
Ce que j'aime,
c'est partir des
icônes, jouer avec
le langage commun.

Serge Bloch

<http://www.sergebloch.net/>

↓
Élisabeth Brami, Serge Bloch :
Catalogue de bêtises (très)
culottées, Seuil Jeunesse, 2013.

←
Thomas Edison dans
L'Encyclopédie des cancrs,
des rebelles et autres génies,
Gallimard Jeunesse, 2006.

